

SARMIENTO Domingo Faustino (1811-1888), écrivain, pédagogue et homme politique argentin. Président de la République (1869-1874). "La poésie, le théâtre et le roman accusent le plus clairement les principaux traits de notre mouvement romantique; et cependant ce n'est pas un poète qui l'incarne le mieux, mais un écrivain en prose qui jamais ne pratiqua ni le drame ni le roman, Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888). Sarmiento avait cette pleine impétuosité romantique, l'énergie de l'imagination et le torrent verbal passionné, ainsi que la vive perception des faits y la rapidité du flux de la pensée. Avec tous ces dons, il ne se résignait pas à être simplement un écrivain, mais ne pensait qu'à servir sa patrie argentine, le Chili, toute l'Amérique hispanique. Sa passion fut l'éducation; s'éduquer lui-même d'abord et éduquer le peuple". Ainsi commence le portrait de Sarmiento par le brillant essayiste et professeur dominicain, Pedro Henríquez Ureña (1884-1946) dans son ouvrage classique et toujours si actuel sur *Las corrientes literarias en la América Hispánica* (1949:135, nous traduisons)

Né à San Juan, au sein d'une famille modeste, il fut lecteur précoce et autodidacte. Il combat les fédéralistes comme officier dans l'armée du général unitariste Paz et doit s'exiler au Chili en 1831; il y découvre les romans de Walter Scott. De retour à San Juan, où avec quelques amis il fonde une société littéraire, il entre en contact avec les membres de la Génération de 1837 (cf. *Romantisme hispano-américain et brésilien*, Le-). Il lit surtout les auteurs français contemporains: Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Tocqueville, Guizot, Villemain, Jouffroy. Il persuade les autorités provinciales à créer un pensionnat pour jeunes filles et fonde en 1839 l'hebdomadaire *El Zonda* (du nom d'un vent chaud des Andes). En 1840 ses idées politiques lui valent l'emprisonnement suivi d'un nouvel exil au Chili, où débute vraiment son intense activité journalistique (dans *El Mercurio*, *El Nacional* et *El Progreso*). Le gouvernement chilien lui confie la direction de la première Ecole Normale d'Amérique du Sud. En 1842, il s'affirme comme fervent défenseur du romantisme au cours d'une mémorable polémique avec Andrés Bello (cf.). Il publie au Chili sa première autobiographie, la plaquette *Mi defensa* (1842, 'Ma défense') et surtout *Facundo*, son œuvre la plus connue, en 1845; entretemps, il était devenu professeur à la Faculté de Philosophie et Humanités du Chili. En 1846, le président Manuel Montt l'envoie en Europe pour un voyage d'étude qui le mènera en France (où il sera reçu comme membre de l'Institut), en Espagne, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Algérie, en Tunisie, en Angleterre, aux Etats-Unis ("la plus jeune et la plus audacieuse république au monde", écrira-t-il) et de là, en Colombie et au Pérou, avant de retrouver le Chili. Le périple de plus de deux ans lui inspirera son livre *Viajes*, (1849, 'Voyages'), dans lequel, sous forme épistolaire, Sarmiento donne toute la mesure de son talent littéraire, particulièrement dans l'expression des sentiments d'enthousiasme ou déception que suscitent les choses décrites. La même année, 1849, que celle de la publication de *La Educación Popular*. Suit, en 1850, *Argirópolis*. Le nom (en grec: "Ville d'argent"), est celui d'une ville imaginaire, future capitale des Etats-Unis d'Amérique du Sud, que Sarmiento situe sur l'île de Martín García, à la confluence des rivières Paraná et Uruguay, là où naît le río de la Plata ou fleuve d'Argent. De 1850 encore sont ses autobiographiques *Recuerdos de Provincia* ('Souvenirs de Province'), qui développent et continuent *Mi defensa*. En 1851 il rejoint comme colonel l'armée d'Urquiza, le vainqueur de Rosas; ses souvenirs de guerre sont relatés dans *Campana del Ejército Grande* (1852, 'La

campagne de la Grande Armée'). En 1860 il devient ministre des Affaires Etrangères et en 1862 gouverneur de San Juan. Envoyé en mission diplomatique aux Etats-Unis, il y déploie une intense activité journalistique et pédagogique, jusqu'à son élection comme Président de la République. La présidence de Sarmiento (1869-1874) est extraordinairement féconde en matière d'éducation, culture et travaux publics: création du premier observatoire astronomique de l'Amérique du Sud, de centaines d'écoles et bibliothèques, de jardins botaniques et zoologiques; aménagements de parcs, développement du réseau routier et des chemins de fer, de la flotte marchande, des lignes télégraphiques; fondation de villes et encouragement de l'immigration. Cette période présidentielle est toutefois obscurcie par la guerre contre la Paraguay et les attaques d'ennemis politiques l'accusant de tendances dictatoriales et de trahison des idéaux libéraux. A l'expiration de son mandat, il est élu sénateur. Il publie en 1883 *Conflicto y armonía de las razas en América* ('Conflit et harmonie des races en Amérique') un livre qui, attribuant les problèmes des nations hispano-américaines à leur infériorité raciale, et plaidant pour l'eupérisation de l'Argentine, fait plutôt figure de parent pauvre et anémique dans l'œuvre de l'auteur et n'apporte, pour ce qui est des idées essentielles, rien de nouveau au lecteur de *Facundo*.

L'année même de la mort de Sarmiento, paraît *La vida de Dominguito* ('La vie du petit Domingo'), émouvante biographie de son fils adoptif, tué au combat en 1866 pendant la guerre contre le Paraguay

La lecture de Cousin surtout, mais encore de Montesquieu, Michelet, Tocqueville et d'autres penseurs européens (entre autres Hegel et Herder) influence les pages, nourries en premier lieu de l'observation directe de la réalité argentine, d'un des livres les plus incontournables de tout le XIX^{ème} siècle hispano-américain: *Civilización y barbarie. Vida de Juan Facundo Quiroga. Aspecto físico, costumbres y hábitos de la República Argentina* (1845, 'Civilisation et barbarie. Vie de Juan Facundo Quiroga. Géographie physique, us et coutumes de la République Argentine'), titre généralement abrégé en *Facundo*, un livre qui par son ton passionné, dramatique et spontané, son rythme et la vivacité de ses dialogues et portraits, a parfois été qualifié – erronément!- de roman. Cette œuvre, sans doute la plus importante de son époque en Amérique Hispanique, contient, pour l'essentiel, la biographie d'un de ces *caudillos* - chefs militaires – fédéralistes qui, supplantant l'autorité légale, dominaient en fait de vastes territoires. De 1820 jusqu'à sa mort violente, à la tête de ses *montoneros*, Quiroga (1788-1835), surnommé "El Tigre de los Llanos" (du nom d'un département qui signifie "les Plaines") régna en maître sur la province de La Rioja et en contrôla sept autres, dont San Juan, où Sarmiento le vit entrer dans la capitale en 1827. Quiroga était un allié de Rosas, mais ce dernier fut probablement l'instigateur de son assassinat. Sarmiento dénonce dans le *caudillismo* un des maux principaux de la jeune république et son *Facundo* est à cet égard prophétique pour toute l'Amérique Latine. Le texte, de plus de 300 pages dans l'édition consultée (Sarmiento 1990), parut d'abord comme feuilleton dans *El Progreso*, quelques mois avant sa sortie comme livre. Il se compose de quinze chapitres. Neuf sont occupés par la vie du personnage historique éponyme. Ils sont précédés de quatre chapitres consacrés au pays et ses habitants ("Aspect physique de la République Argentine et caractères, habitudes et idées qui en résultent"; "Originalité et

caractère argentins"; "Vie sociale" ; "Révolution de 1810") et suivis, en guise de conclusion, d'un implacable réquisitoire (chapitres XIV et XV) contre le "Gouvernement monstrueux" de Rosas et les crimes de ce dernier. Le sens de cette composition tripartite est évident: la vie et la mort de Juan Facundo Quiroga est littéralement encadrée par la description du milieu géopolitique dont il est le produit et par celle du régime d'un dictateur qui est une sorte de Facundo hyperbolique. Ainsi, tout le livre en fait est un pamphlet contre Rosas, visé à travers le personnage de Facundo Quiroga, le caudillo dont la personnalité est une clé essentielle pour la compréhension en profondeur de l'Argentine. Comme l'écrit Jean Franco (1975:78,nous traduisons): "Si Rosas représentait l'institutionnalisation de la barbarie, Facundo en était l'expression spontanée". Citons à cet égard le fameux incipit de l'Introduction (Sarmiento 1990: 37-39, nous traduisons): "Ombre terrible de Facundo! Je vais t'évoquer afin que, secouant la sanglante poussière qui recouvre tes cendres, tu te lèves et nous expliques la vie secrète et les convulsions qui déchirent les entrailles de notre noble peuple! Tu en détiens le secret: révèle-le-nous. [...] Facundo n'est pas mort; il vit dans les traditions populaires, dans la politique et dans les révolutions argentines; il vit en Rosas, son héritier, son complément: son âme s'est introduite dans cet autre monde, plus parfait; et ce qui en Facundo n'était encore qu'instinct, commencement, tendance, est devenu système, effet et but [...]". Plus loin (105), Sarmiento annonce que le lecteur verra d'abord, par l'entremise de Facundo, "la campagne triompher partout sur la ville" et enfin "le propriétaire terrien don Juan Manuel de Rosas qui plante son couteau de gaucho dans la si cultivée de Buenos Aires". Dans le romantisme de Sarmiento il n'y a de place ni pour de bons sauvages, ni pour le retour à la Nature; c'est d'ailleurs ce qui, parmi d'autres choses, l'opposait à Andrés Bello, dans la polémique mentionnée ci-dessus, car le maître chilien prêchait justement ce retour comme alternative valable aux tensions et vices sociaux propres à la vie urbaine. Sarmiento propose la civilisation urbaine, européenne et nord-américaine, comme modèle pour le développement moral, politique et social de son pays, afin de contrer et d'extirper l'esprit sauvage de l'immense pampa, du gaucho, de l'indien et du caudillo, c'est-à-dire, aux yeux de l'auteur, les représentants d'une barbarie qui entrave le progrès et constitue une menace permanente pour le pouvoir central et la liberté.

La "barbarie" est un concept qui chez Sarmiento couvre tous les maux de l'Argentine. L'idéal pour lui est lié au commerce, source de bien-être et de civilisation. Il convient évidemment de situer cette vision dans une époque, la première moitié de siècle, où le contrastes étaient en effet violents: Buenos Aires et d'autres capitales latino-américaines étaient des foyers de culture européenne fort isolés et entourés de territoires désertiques, de forêts ou de zones agraires aux structures traditionnelles et archaïques. "Le mal dont souffre l'Argentine- lit-on dans le premier chapitre de *Facundo* (p.56, nous traduisons) – c'est l'extension: le désert l'entoure de toute part et s'insinue dans ses entrailles: la solitude, la rase campagne sans la moindre présence humaine, constituent en général les frontières incontestables d'une province à l'autre". Pour Sarmiento la solution aux problèmes de l'Argentine passe par une intense campagne d'éducation, l'encouragement de l'immigration européenne et la création de villes. Des solutions qu'il mettra d'ailleurs en pratique, du moins partiellement, dès son accès au pouvoir, successivement comme gouverneur de province, ministre et président. *Facundo* valut à Sarmiento le surnom sarcastique, décerné par Juan

Bautista Alberdi (cf.), de "Plutarque des bandits". Mais c'est vraiment un texte fondateur dans l'histoire de la pensée hispano-américaine et son auteur est un des principaux artisans de l'Argentine moderne. Les termes du contraste civilisation *versus* barbarie formulés par Sarmiento ainsi que ses fascinantes évocations de l'univers des gauchos eurent un impact considérable et déterminèrent pendant trois quarts de siècle une partie non négligeable de la création littéraire et du débat politique, culturel et social hispano-américain. Songeons non seulement à l'éclosion de la littérature *gauchesca* mais encore, par exemple, à l'étrange séduction qu'exerça le gaucho sur le très timide, très intellectuel et très urbain Jorge Luis Borges...C'est que, justement, il faut se garder d'interpréter d'une manière trop radicale et univoque l'antinomie barbarie/civilisation chez Sarmiento, qui n'est pas dénuée d'ambiguïté, qui malgré lui se fait l'avocat du diable, car l'univers "barbare" du gaucho et de la pampa, qui fait obstacle au progrès, est aussi celui de l'aventure et de l'exotisme. Plusieurs descriptions montrent que Sarmiento n'y est pas insensible; qu'il sait que la ville n'est pas nécessairement synonyme de civilisation ou la campagne, de barbarie; qu'au fond, spontanément, il a une certaine sympathie, réprimée au nom de l'idéologie, pour et les types décrits dans les premiers chapitres ("Le suiveur de traces", "Le guide", "Le gaucho mauvais ", "Le chanteur") et leurs coutumes. "Facundo et moi sommes parents par affinité", disait Sarmiento. Anderson Imbert (1954:249) formule fort justement les implications de cette ambiguïté et sa relation avec l'esprit du romantisme chez Sarmiento (nous traduisons): "Et les traits de pinceaux exagérés avec lesquels Sarmiento nous dépeint la criminalité, la lascivité, le sauvage courage et le primitivisme de Facundo ne répondent pas seulement au seul but politique de le dénigrer: pour le romantique Sarmiento, la nature entière, Facundo inclus, se trouvait vraiment ébranlée par quelque chose de fascinant, de terrible, de catastrophique; sursautant d'effroi devant l'horrible mystère de la barbarie, Sarmiento donna à son spectacle le trémolo du mélodrame" .

Signalons enfin que dans le deuxième chapitre de *Foundational Fictions*, Doris Sommer (1991: 52-82) propose une fort intéressante approche du texte de Sarmiento comme relecture argentine des romans de James Fenimore Cooper, en particulier *Le dernier des Mohicans*.